

Les démons du Mexique

LE MONDE CULTURE ET IDEES | 04.05.2012 à 16h15 • Mis à jour le 16.05.2012 à 07h41

Par Paulo A. Paranagua



Saisie de balles, à Ciudad Juarez, en avril 2012. | REUTERS/STRINGER/MEXICO

Dans un de ses derniers romans, *La Voluntad y la Fortuna* ("La Volonté et la Fortune"), Carlos Fuentes fait "parler" une tête coupée sur une plage du Pacifique. *"Je suis la tête tranchée numéro mille depuis le début de l'année au Mexique. Je suis un des cinquante décapités de la semaine, le septième de la journée et le seul des dernières trois heures et quart..."* Le narrateur exagère, mais les Mexicains assistent depuis quelques années à une déferlante d'homicides barbares, où les têtes coupées alternent avec les corps démembrés laissés sur la voie publique pour frapper l'opinion. Depuis 2007, malgré le déploiement de l'armée dans les rues, on compte 50 000 morts liés au crime organisé.

Pendant des décennies, le Mexique avait pourtant connu une chute des homicides. *"Nous sommes brusquement revenus aux taux d'il y a vingt ans"*, affirme le sociologue Roger Bartra. Les meurtres sont de retour, mais les méthodes des assassins ont changé : aujourd'hui, l'explosion de la criminalité va de pair avec une cruauté et une barbarie jamais vues auparavant. *"Le sinistre tournoi de brutalités en vue de terroriser l'ennemi ne connaît pas de limites"*, constate Hector Aguilar Camín, auteur de *La Mort à Veracruz* (Points, 1992) et directeur du mensuel *Nexos*, qui se trouve à la croisée du journalisme d'investigation et des sciences humaines. *Les jeunes assassins chargent les images de leurs forfaits sur une clé USB pour prouver à leurs chefs leur efficacité."*

Les Mexicains n'assistent pas à de simples règlements de comptes entre cartels

de la drogue et à des affrontements avec les autorités : avant ou après les assassinats, les corps sont souvent démembrés et les meurtriers n'hésitent pas à trancher les têtes de leurs victimes à la machette. Cette surenchère n'a pas d'antécédents. *"A l'époque de la révolution mexicaine, au début du XX^e siècle, on fusillait à tour de bras, mais on ne mutilait pas les corps"*, rappelle l'historien Enrique Krauze, directeur de la revue *Letras Libres*. Les kidnappeurs d'aujourd'hui n'ont pas d'états d'âme : pour eux, le corps des victimes est devenu un support à messages. *"Un oeil, une oreille, un doigt arraché sont autant de codes à déchiffrer"*, souligne le jeune écrivain Fabricio Mejia.

"Les scènes de crime dantesques que nous voyons aujourd'hui suscitent peur et perplexité, ajoute Enrique Krauze. Il faut admettre l'existence du mal, je l'ai ressenti lorsque j'ai visité les camps d'extermination nazis en Pologne, d'où vient ma famille." Et de raconter ce qui est arrivé au créateur d'un mouvement pacifiste, le poète Javier Sicilia, à la suite de l'assassinat de son fils. En bon catholique, Javier Sicilia voulait rencontrer l'assassin et lui parler. Mais lorsque les autorités lui ont montré les photos de têtes tranchées stockées dans le portable du meurtrier, le poète a reculé : *"Je n'ai rien à lui dire, il n'a plus rien d'humain"*, a dit Sicilia, sous le choc. *"Chez les jeunes criminels, il y a une fascination pour le mal"*, soupire le cinéaste Arturo Ripstein.

Considéré par beaucoup comme le plus grand écrivain vivant du Mexique, Carlos Fuentes voit dans ce déluge de barbarie *"l'émergence de la cruauté enfouie du peuple mexicain"*, qui s'est manifestée pendant la révolution des années 1910 ou le conflit des années 1920 entre l'Etat et les paysans catholiques, les Cristeros. *"La révolution mexicaine, comme la française ou la russe, a été très violente : elle a fait 1 million de morts"*, explique-t-il.

[lire l'intégralité de l'entretien Carlos Fuentes critique la politique du Mexique \(http://america-latina.blog.lemonde.fr/2012/05/04/carlos-fuentes-critique-la-politique-du-mexique/\)](http://america-latina.blog.lemonde.fr/2012/05/04/carlos-fuentes-critique-la-politique-du-mexique/)

"La mise en scène des corps démembrés renvoie à une esthétique mexicaine gore, baroque, ajoute le psychanalyste lacanien Benjamin Mayer. Le répertoire était à portée de la main : l'imagerie doloriste du catholicisme transformait déjà la souffrance en spectacle et message. Mais il y a une nouvelle rhétorique de la violence. Les criminels jouent avec les médias, ils sont engagés dans une guerre symbolique."

Dans son chef-d'oeuvre de 1950, *Le Labyrinthe de la solitude* (Gallimard), le poète et essayiste Octavio Paz (1914-1998), Prix Nobel de littérature, décrivait les Mexicains comme un *"peuple rituel", "réservé", "stoïque, résigné, patient et souffrant"*. Il parlait aussi d'*"indifférence"* et de *"séduction"* à l'égard de la mort. Mais cette idée d'une "âme" mexicaine façonnée par un lourd héritage de sang,

depuis les sacrifices humains des Aztèques, ne convainc guère le cinéaste Paul Leduc . *"La violence actuelle n'a rien à voir avec les Aztèques, elle est liée à la drogue"*, affirme-t-il.

Doté d'une longue frontière poreuse avec les Etats-Unis - destinataires des drogues et pourvoyeurs d'armes -, le Mexique est à la merci des cartels locaux, qui ont pris la relève des Colombiens. *"Au Mexique, l'oligarchie issue des privatisations a asséché la capillarité sociale et la possibilité de promotion,* explique l'historien Lorenzo Meyer. *Seul le trafic de drogues laisse une chance d'ascension aux pauvres."* Le trafiquant mexicain Joaquin "Chapo" Guzman, provenant d'un village situé dans un modeste milieu rural, Sinaloa, s'est ainsi imposé dans le classement des milliardaires de la revue *Forbes* ; tout comme son compatriote Carlos Slim, l'homme le plus riche de la planète , qui doit sa fortune aux télécoms privatisées. Et l'écrivain Fabricio Mejia de conclure : *"Puisque Forbes confond la richesse légitime et l'illégitime, alors tout se vaut, tout est permis."*

Formé par d'anciens militaires d'élite, le gang sanguinaire des Zetas copie les techniques des Kaibiles, les forces spéciales du Guatemala , qui avaient mené contre la guérilla une politique de la terre brûlée et d'extermination des hameaux paysans qui s'est terminée en 1996. *"De même que les Etats-Unis payent le Vietnam , l'Irak et l'Afghanistan avec une augmentation du nombre de psychopathes, l'Amérique latine paye des années de guerre sale"*, analyse l'écrivain Fabricio Mejia. Les "narcos" ont enrôlé dans leur entreprise meurtrière des jeunes désœuvrés qui ne parvenaient pas à s'insérer dans la société. Grande dame des lettres mexicaines, Elena Poniatowska, qui a écrit les biographies de la photographe Tina Modotti et de la surréaliste Leonora Carrington, icônes du féminisme, ainsi que *Cher Diego, Quiela t'embrasse* (Actes Sud poche, 1993), se dit *"bouleversée"* par l'extrême jeunesse des assassins et des victimes, souvent mineurs. *"La génération "ni-ni", qui ne parvient pas à faire d'études ni à trouver un emploi , est la chair à canon des cartels."*

Le directeur de la revue *Nexos*, Hector Aguilar Camin, y ajoute une interprétation sociologique. *"Pareille cruauté révèle la perte des valeurs de solidarité et d'appartenance à une communauté. Ainsi, la ville de Ciudad Juarez n'a pas de tissu social ni de terreau pour la citoyenneté : ni églises, ni sports, ni familles."*

A gauche, on ne se contente pas d'incriminer les narcotrafiquants : beaucoup d'intellectuels estiment que le président conservateur mexicain, Felipe Calderon, a une part de responsabilité dans le climat de terreur qui règne dans le pays. Maître du polar et biographe de Che Guevara, Paco Ignacio Taibo II critique ainsi l'attitude du chef de l'Etat, élu en 2006 avec une faible marge de voix par rapport au candidat de gauche, Andres Manuel Lopez Obrador, qui brigue à nouveau la présidence, le 1^{er} juillet. *"L'offensive militaire lancée par Calderon contre les narcos, quelques jours à peine après son investiture, cherchait à le doter d'une*

légitimité qu'il n'avait pas trouvée dans les urnes, assure Paco Ignacio Taibo II. // a ainsi réveillé les vieux démons et les a lâchés dans la rue." Une situation aggravée par l'utilisation, par les autorités, de la torture pour obtenir des renseignements et par la manipulation des rivalités entre les cartels de la drogue.

Tout au long du XX^e siècle, le régime nationaliste et autoritaire enfanté par la révolution mexicaine avait, au contraire, étouffé les affrontements. *"Le succès du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI, au pouvoir entre 1929 et 2000) a été d'assurer la coexistence sociale, fût-ce au prix de la démocratie, affirme l'écrivain Carlos Fuentes. Cet équilibre s'est rompu avec les deux présidences de droite."* En 2000, l'alternance tant attendue s'est faite au profit du président Vicente Fox, qui est ensuite parvenu à faire élire son successeur Felipe Calderon . Les Mexicains ne comparent pas cette transition démocratique au retrait des dictatures militaires en Amérique du Sud, mais à l'implosion de l'Union soviétique, avec l'effondrement du parti unique et l'émergence des mafias.

Pour ces intellectuels, l'explosion meurtrière qui ravage le pays est un révélateur. *"Les narcos exposent le cancer qui ronge le Mexique, la corruption",* assure l'historien Lorenzo Meyer. Révélateur des passerelles entre les criminels et l'élite qui expliquent la facilité du blanchiment d'argent. *"Le Mexique est un simulacre d'Etat de droit ; les frontières entre le crime organisé et les institutions sont brouillées",* estime l'écrivain Sergio Gonzalez Rodriguez. Révélateur, aussi, de la puissance de la mondialisation des images : Internet, les caméras numériques ou les portables sont aussi importants que les kalachnikovs. Auteur de *L'Homme sans tête*, Sergio Gonzalez Rodriguez pense d'ailleurs que la décapitation du journaliste Daniel Pearl par Al-Qaida en 2002, vue sur le Web, a influencé les criminels mexicains.

Certains intellectuels estiment en outre que la dérive meurtrière du Mexique trouve ses racines dans les déséquilibres des familles et la tradition machiste. Pour le psychanalyste Benjamin Mayer, l'incapacité des jeunes criminels à distinguer le bien et le mal est due à l'absence de référence paternelle dans de nombreuses familles monoparentales à la suite de l'émigration ou de l'abandon du père. Ces adolescents attardés surjouent leur virilité pour masquer leur fragilité psychique, précise Marta Lamas , anthropologue et féministe. *"La masculinité se construit dans le risque, dans le défi à sa propre sécurité, la transgression au-delà du raisonnable ou des normes chrétiennes",* explique-t-elle.

Cette masculinité agressive n'est pas une nouveauté dans l'histoire du Mexique : selon Marta Lamas, les centaines d'assassinats de femmes commis dans la ville de Ciudad Juarez dans les années 1990 constituaient les prémices des atrocités et des mutilations qui sont perpétrées aujourd'hui. *"Les corps outragés des femmes étaient déjà l'objet d'un pacte de sang masculin, d'un rituel d'initiation",* souligne cette figure du féminisme. Auteur d'un récit qui évoque ces homicides non élucidés, *Des os dans le désert*, Sergio Gonzalez Rodriguez ajoute :

"L'impunité est un aphrodisiaque pour les criminels."

Comment sortir de ce climat de terreur ? En Espagne , la défaite de l'organisation séparatiste basque ETA est passée par le rejet massif de ses crimes. Mais, au Mexique, le mouvement pacifiste du poète Javier Sicilia ne s'est pas élargi : il n'y a ni manifestations contre la violence ni organisation des proches des victimes. *"Le mal reste un mystère irréductible, mais il faut y réfléchir, en discuter et le combattre avec une société unie et un Etat efficace,* plaide l'historien Enrique Krauze. *Or il n'y a pas de consensus entre les Mexicains, qui sont souvent dans le déni. La gauche rejette toute la responsabilité sur le président Calderon, comme s'il suffisait de le remplacer pour en finir ."*

Les intellectuels ont-ils une chance de se faire entendre ? Beaucoup de voix critiques sont présentes dans la presse et dans des revues comme *Nexos*, *Letras Libres* ou encore l'hebdomadaire *Proceso*, mais c'est un phénomène récent, lié à la démocratie. *"Sous le régime du PRI, 90 % des intellectuels étaient cooptés,* rappelle le sociologue Roger Bartra. *'Vivre hors du budget de l'Etat signifie vivre dans l'erreur', disait-on alors."*

Paulo A. Paranagua